l'Organe

qui d'autre !?

Université Concordia • mensuel • volume 5 • numéro 3 • avril 2008 www.lorgane.org

L'Autre

Liste d'attente :

Édito 3
La théorie des ombres 4
BD du mois 10
La compétition
avant la compétition 11
Violence conjugale 14
Rawcatchers 18
La guerre de l'invisible 24
La peur du communisme 26
L'expérience de Milgram 28
Téléréalité 30
Revue littéraire 32
Chronique 7e art 34

DESIGN

Graphiste
Jules Renaud

Illustratrice
Christine Roy

Éditeur photo/ graphiste
Albert Zablit

ADMINISTRATION

Directeur général
Hugo Steben

Directeur de l'information
Kim Petrisevac

Directeur des finances
Alexandre Cassis

Webmestre
Édouard Reinach

RÉDACTION

Rédacteur en chef
Édouard Reinach

Chef de pupitre Culturel
Vacant

Chef de pupitre Société
Audrey Bourget

Chef de pupitre Politique
Julie Geffard

Correctrice
Julie Geffard

COLLABORATEURS

Sophie Ginoux
Marie-Claude Frenette
Marie-hélène Lafond
Julien Faille-Lefrançois
Vera Vabeida
Sébastien Dorélas
Léa Renaudet

Couverture

Photo : Christine Roy
Assistant/retouches : Albert Zablit
Modèles : Jessica L. et Régine, agence Scoop
Maquillage : Patricia Legras

L'Organe
2150 Bishop suite K-240
Montréal, Qc
H3G 1M8

ISSN 1916-4947

Dialogue de sourds

Édouard Reinach
redaction@lorgane.org

Hier dans le monde, deux hommes se parlaient. L'un disait à l'autre combien il détestait les autres, et l'autre lui disait combien il en détestait certains. L'un ajouta que les autres étaient très différents, et l'autre remarqua que certains l'étaient bien plus. Alors qu'ils voyageaient tranquillement dans un train conduit par un autre, quelqu'un s'approcha d'eux et leur demanda du feu. «Laissez-nous tranquilles», s'exclama l'un, «allez en demander ailleurs.» L'autre répliqua que ça ne se refusait pas, qu'après tout, ce monsieur n'était pas comme les autres, il était quelqu'un.

- «Oui, mais c'est quelqu'un que je ne n'aime pas, répondit l'un, il n'est pas plus différent que certains!
- Moi, ceux que je n'aime pas, ce sont tous les autres, répondit l'autre.
- Et moi, ceux qui m'énervent, ce sont ceux qui se prennent pour d'autres en refusant du feu à certains, dit quelqu'un.
- C'est vrai! Pourquoi s'en prendre à certains? dit l'autre.
- Parce que je les connais, bien sûr, dit l'un. Et croyez-moi, ils sont pires que les autres.
- Qu'en savez-vous, vous ne connaissez même pas les autres, dit l'autre.
- Pas plus que vous n'en savez quelque chose, remarqua quelqu'un.
- Eh bien! Je sais qu'ils ne sont pas comme moi, dit l'autre. Et en plus, je ne compte pas pour eux. Je me méfie des gens pour qui je ne compte pas.
- Je ne connais peut-être pas les autres, mais j'en connais certains qui les connaissent. Et vous? Pourquoi avez-vous besoin de compter pour les autres?
- Parce que si je compte pour eux, je suis quelqu'un! répondit l'autre.
- Alors, vous ne savez vivre qu'à travers les autres, dit l'un.
- Pas comme certains, s'exclama quelqu'un en le regardant.
- Et en plus, ils vous ignorent autant que vous les détestez, renchérit l'un.
- Et c'est bien pour ça que je les déteste, dit l'autre.
- Alors que moi j'en déteste certains, mais pas les autres, dit l'un.
- C'est comme ça que vous faites pour être quelqu'un? dit l'autre.
- Et c'est pour ça que vous ne donnerez jamais du feu à certains, dit quelqu'un.
- Oui c'est vrai, je n'en aime pas certains, car ils m'empêchent d'être quelqu'un, dit l'un.
- Alors que moi, je n'aime les autres que s'ils me permettent d'être quelqu'un, dit l'autre.
- Alors, moi tout le monde m'envie et me déteste à la fois, dit quelqu'un. Parfois, je préfèrerais encore n'être personne, vous savez.
- Si vous n'étiez personne, vous seriez comme les autres, dit l'un.
- Et nous aurons tous un jour besoin de quelqu'un», dit l'autre... ◆

La thérapie des ombres

Le nu phographié à des fins thérapeutiques

À l'heure où les médias ont transformé la femme en objet sexuel aux allures de porte-manteau, plusieurs femmes ont perdu leurs repères vis-à-vis de ces corps parfaits et sensuels qui n'ont plus rien de naturel. Certaines n'osent même plus se regarder dans le miroir tant la réalité semble éloignée de l'image de ce qu'elles devraient être. Patrick Wecksteen, photographe de nu artistique, s'est proposé de tenir ce miroir et de les aider à se voir comme elles devraient toujours le faire.

Édouard Reinach
ereinach@gmail.com

Le constat d'un regard

Après sa grossesse, le regard de Stéphanie sur elle-même a changé. «Je n'étais désormais plus une jeune fille, mais vraiment une femme et une mère. Mon corps avait changé, beaucoup trop changé et moi je ne me retrouvais plus.» Le regard qu'Isabelle se porte, lui, a changé à la suite d'un divorce à l'approche de la quarantaine, car dans cette période, «la concurrence peut être très rude et on a besoin de se persuader que l'on peut plaire encore, surtout quand on essuie un échec, et après avoir subi des vexations qui touchent notre être et surtout notre féminité.» Delphine, quant à elle, n'a pas eu besoin d'une grossesse pour vivre une dépression, «comme souvent lorsqu'on estime ne pas être reconnue comme un être fait d'humanité, mais au mieux comme une fille aux attraits seulement sexuels.» Des femmes comme Stéphanie, Isabelle ou Delphine, Patrick Wecksteen en a connu des centaines, et la grande majorité vivait avec ces mêmes doutes et questionnements sur leur beauté, leur féminité ou leur pouvoir de séduction.

De l'art à la thérapie

Photographe de formation vivant dans la région parisienne, Patrick Wecksteen a été directeur commercial pendant plusieurs années avant de décider de se consacrer pleinement à sa passion pour la photo au milieu des années 1990. Attiré par le nu artistique, il se découvre, au fil des séances, doué d'un sens du contact particulier avec ses modèles. Il travaille une approche pour les aider à se mettre en confiance. Le talent photographique en prime, bon nombre de ses modèles d'un jour qui n'ont encore jamais posé nues de leur vie repartent en laissant de précieux témoignages sur le bien-être que la séance photo leur a apporté. «En quelques heures, il a su capter cette beauté en moi que je ne voyais pas… Cette lumière, ces courbes, ces émotions… J'ai vécu un moment magique, une grande complicité qui se traduit dans chacune des images… Patrick a su me montrer qu'une mère pouvait aussi être une femme séduisante. Sa patience, son amour des femmes, son talent ont eu raison de mes doutes. Aujourd'hui, je me sens plus belle que jamais et je lui dois beaucoup», explique Stéphanie sur le site Internet de Wecksteen. Isabelle, elle non plus, ne tarit pas d'éloges. «En l'espace de quatre ou cinq heures, il fait naître une femme dont on ignore même l'existence en nous. Il est en quelque sorte le thérapeute, l'accoucheur et le saint-bernard providentiel qui la sauve de la déprime.» Et c'est ainsi que Wecksteen découvre un bénéfice, loin d'être marginal, à son art. «J'ai un peu fait de la photo-thérapie sans le savoir. C'est au moment où les témoignages sur les effets produits se sont faits plus nombreux que je me suis dit qu'il serait intéressant de mettre ça [le côté thérapeutique] en avant», explique-t-il. Démarche artistique à la base donc, il n'en reste pas moins que «le côté thérapeutique est un corollaire qui est venu s'ajouter naturellement au processus puisque ce qui m'intéresse le plus, c'est de photographier des modèles amateurs. Donc j'accorde beaucoup d'importance au confort de la personne (…). L'effet thérapeutique est naturel du simple fait que pendant quatre heures, vous devenez le centre d'attention. Quelqu'un s'occupe exclusivement de vous, et vous, vous repartez avec une image revalorisée.»

«L'effet thérapeutique est naturel du simple fait que pendant quatre heures, vous devenez le centre d'attention. Quelqu'un s'occupe exclusivement de vous, et vous, vous repartez avec une image revalorisée.»

Révéler la beauté

En 15 ans, Wecksteen a photographié plus de 300 femmes et couples dans l'intimité de son studio. Âgés de 18 à 60 ans, la plupart de ses modèles sont regroupés dans la tranche d'âge des 35-45 ans. Il constate à ce sujet que «c'est une époque de la vie où de nombreuses femmes, et aussi des hommes, se remettent en question. Parfois à cause d'un évènement comme une séparation ou une grossesse; parfois simplement parce qu'elles se sentent vieillir.» Et c'est sans compter un monde où l'image des femmes est aussi parfaite que stéréotypée et où la comparaison entre la publicité de magazine et le miroir de la salle de bain est non seulement réductrice, mais surtout injuste pour le commun des femmes.

La photographie entre alors en scène. À l'aide d'un éclairage soigné, d'une technique maîtrisée, d'une grande patience et d'un œil sensible aux femmes, Wecksteen a su rendre à ces nombreuses femmes l'estime qu'elles méritaient de se porter.

C'est le début de la fin pour la dépression de Delphine. Une révélation. «En voyant le résultat des photos, ce fut un déclic! (sans jeu de mots) J'avais l'impression de voir quelqu'un qui à la fois était moi, mais que je ne reconnaissais pas. Ou que "je ne connaissais pas", disait le photographe. Au fur et à mesure que je me regardais, je finissais en quelque sorte par m'apprivoiser. Curieusement, l'impression de "bien être" s'amplifiait au fil du temps et des séances photo qui se répétaient. Les gens que je rencontrais commençaient à me faire des compliments. Sans doute m'en faisaient-ils déjà, mais maintenant je les entendais. Mon sentiment de mal-être ou ma déprime permanente disparaissaient peu à peu. Aujourd'hui, je me porte bien mieux, au moins je m'accepte parce que je suis», témoigne Delphine. Et c'est aussi l'acquisition d'une réputation enviable auprès d'un public féminin en quête d'une meilleure image de soi. «Une de mes modèles est venue de Lausanne [Suisse, ndlr] pour poser, certaines reviennent plusieurs fois, pour certaines d'entre elles, les séances ont comme l'effet d'une drogue», explique l'artiste en riant. (suite à la page 8)

Photos de l'article (pages 4 à 8): Patrick Wecksteen | www.wecksteen.fr

Photo-thérapeute ?

Thérapeute, Wecksteen ne prétend pas à ce titre. Pourtant, de nombreuses femmes paieront pour vivre cette expérience de quelques heures dans son studio. «Je demande aux personnes ne désirant pas voir leurs photos publiées une rétribution financière, mais par contre, c'est gratuit si je peux publier ces images ensuite», nous explique-t-il. Un accord mutuellement bénéfique qui est plus proche des ententes que l'on retrouve dans le milieu photographique que dans le milieu psychothérapeutique. Mais après tout, l'important, c'est d'abord le résultat. Et le remède à notre propre dévalorisation, bien souvent, c'est de changer la perception que nous avons de la façon dont les autres nous voient, comme le note très justement Delphine. «C'est vrai, on ne vit que par le regard des autres, et quel beau regard que celui d'un photographe qui sait vous mettre en valeur.» ◆

Des études supérieures
avec bourses à l'appui

Ça part d'ici.

À l'**Université d'Ottawa**, la plupart de nos étudiants bénéficient d'un programme de bourses exceptionnel allant de 14 000 $ à 22 000 $ par année. Certains départements offrent même davantage !

uOttawa | www.uOttawa.ca

BD du mois
par Christine Roy

La compétition avant la compétition

Regard sur le sport canadien de haut niveau

David Pedenault, athlète sprinteur, en entrainement.
Photo : Albert Zablit | www.albertzablit.com

«Tout ce que je veux, c'est être le meilleur possible et courir le plus vite possible». Le sprinteur David Pedneault s'entraîne depuis 11 ans en vue des Jeux Olympiques. Un objectif difficile à atteindre, d'autant plus que les exigences d'Athlétisme Canada mettent des bâtons dans les roues des athlètes.

Audrey Bourget
audreyb55@hotmail.com

Un dixième de seconde: c'est la différence entre une médaille d'or, d'argent et de bronze. C'est aussi ce qui différencie l'athlète qui se qualifie pour les Olympiques et celui qui doit passer son tour. Au Canada, plusieurs athlètes doivent rester chez eux, et ce, même s'ils répondent aux exigences internationales. En collaboration avec Sport Canada, Athlétisme Canada établit ses propres exigences, auxquelles les athlètes doivent satisfaire s'ils veulent participer aux compétitions internationales. Les exigences d'Athlétisme Canada pour le 100 mètres varient de plusieurs dixièmes de secondes par rapport aux exigences internationales, dont celles des Olympiques. Pour le 60 mètres, la performance minimum était de 6,70 secondes lors des derniers Championnats du monde d'athlétisme en Espagne, mais le Canada exigeait 6,60 secondes de ses sprinteurs. Nicolas Macrozonaris, champion canadien du 100 mètres, n'a pas pu s'y rendre. Il répondait aux exigences internationales, mais pas aux canadiennes.

L'important, c'est de participer?

«Certains athlètes ont la chance de leur vie [en participant à des compétitions internationales], mais le Canada leur refuse l'accès», dit Pedneault. «Ça va complètement à l'encontre de l'esprit sportif.» Mathieu Gentès, d'Athlétisme Canada, confirme: «Notre but aux Olympiques c'est de gagner, pas de participer. Nous avons besoin de résultats si on veut plus de financement.» Il explique que les exigences d'Athlétisme Canada permettent seulement aux athlètes qui pourraient se qualifier dans le top 12 de participer aux compétitions internationales. «On voit rarement des athlètes qui ne sont pas dans le top 12 se présenter aux Olympiques et gagner une médaille. Ça arrive, mais c'est très rare. On ne peut pas compter sur des athlètes qui sortent de nulle part pour se prouver aux Olympiques. On veut envoyer des athlètes qui sont prêts.» Il ajoute que les exigences des compétitions internationales sont d'abord des outils de promotion servant à s'assurer un nombre suffisant de participants provenant du plus de pays possible. Pedneault fait toutefois remarquer que l'expérience acquise lors d'une grande compétition peut être très bénéfique pour un athlète, le poussant à se dépasser et lui permettant d'être bien préparé la prochaine fois qu'il devra performer dans un environnement aussi stressant. Il mentionne également qu'un athlète qui se classe par exemple au 15e rang mondial, dans un environnement aussi motivant que les Olympiques, peut offrir une performance surprenante. Athlétisme Canada a un critère nommé «étoile montante» qui reconnaît l'importance de l'expérience que peut gagner un athlète dans une situation semblable, mais il s'adresse seulement à ceux qui n'ont jamais pris part à des compétitions internationales. Loin d'être en guerre contre Athlétisme Canada, Pedneault aimerait cependant voir son fonctionnement changer. «En ce moment ça ne m'affecte pas à un niveau qui crée une grande anxiété, mais ça s'en vient.»

Les répercussions

Le sprinteur de 21 ans essaie de se concentrer seulement sur ses performances, parce que trop se concentrer sur ces détails l'empêcherait de progresser. «Les répercussions sont très grandes pour un athlète. Mettre les standards si haut, c'est détruire la préparation mentale qu'il accomplit durant son entraînement.» Les Jeux Olympiques et les championnats mondiaux donnent de la visibilité aux athlètes, et c'est cette visibilité qui leur permet de gagner leur vie, explique Daniel St-Hilaire, entraîneur olympique au Club St-Laurent Sélect, dont font partie les trois espoirs québécois du sprint David Pedneault, Nicolas Macrozonaris et Hank Palmer. En effet, les bourses et commandites que reçoivent les athlètes dépendent grandement de cette visibilité.

Mettre les standards si haut, c'est détruire la préparation mentale que l'athlète accomplit durant son entraînement.

St-Hilaire considère que le Canada demande aux athlètes d'atteindre des performances élevées trop rapidement, puisque cela prend de six à huit ans en temps normal. Certains athlètes peuvent être tentés de retourner dans leur pays d'origine, ou d'accepter l'offre d'achat d'autres pays où ils seraient plus appréciés et mieux encadrés. St-Hilaire va même jusqu'à faire un lien direct entre l'utilisation de stéroïdes par certains athlètes et les exigences trop élevées du Canada, disant que l'on pourrait revivre des scandales à la Ben Johnson.

Un manque de soutien

«On se tire dans le pied parce qu'on est l'un des pays membres du G8 avec le moins de support, alors c'est très dur de faire le top 12 quand on n'a aucun support sur le terrain», dit St-Hilaire. «Ça ne me dérangerait pas que les standards soient élevés si on recevait le financement approprié. Sans ce financement, ce n'est pas une bonne idée d'avoir des standards si hauts.» Est-ce donc avant tout une question d'argent? Oui, répond Gentès. Les exigences d'Athlétisme Canada doivent répondre aux critères du programme de financement *Vers l'excellence* du Comité Olympique Canadien (COC) et de Sport Canada. Le but du programme est de récolter le plus de médailles possible aux Jeux de 2008 et 2012. Selon le site Web du COC, le plan se concentre sur des mesures immédiates qui assureront une meilleure performance du Canada lors des prochains Jeux d'été. Cependant, rien n'est mentionné pour ce qui est du développement des athlètes à plus long terme. L'accent est mis sur la performance. On demande aux athlètes canadiens de mieux performer, tout de suite. Gentès affirme que les exigences ne changeront certainement pas avant Beijing. Elles pourraient s'assouplir à l'avenir, dépendamment du financement, mais rien n'est moins certain. ◆

Photo: Albert Zablit | www.albertzablit.com

Violence conjugale

Le mur de la peur

Marie-Claude Frenette
marieclaude_frenette@hotmail.com

Au centre Regard en Elle, maison pour femmes victimes de violence conjugale, c'est brique par brique qu'on apprend aux Sylvie, Marie-Thérèse, Diane ou Anabelle à déconstruire ce «mur de la peur» qui obstrue toute vision qu'elles pourraient avoir de leur droit à une vie saine et meilleure. Toutefois, les éléments qui composent cette façade ne sont pas nécessairement les premiers qui nous viennent à l'esprit.

En effet, lors de certains ateliers appelés «thématiques», les femmes violentées sont amenées à illustrer littéralement un mur de briques symbolisant les causes de l'effroi qui les habite. Or, ce n'est pas les mots «injures», «coups de poing» et «menaces» qui apparaissent au tableau. L'agrégat semble plutôt assemblé la plupart du temps par les termes «estime de soi», «honte» et «préjugés». «Beaucoup de femmes ont de la difficulté à parler parce qu'elles ont peur d'être jugées par leur entourage», explique la directrice de la maison Regard en Elle, Nathalie Lemieux. Bachelière en psychologie, elle indique que quitter un conjoint implique souvent des conséquences qui font qu'une telle décision ne se prend pas du jour au lendemain. «Ce n'est pas si simple par exemple quand tu as des enfants, ça implique quitter un quartier, un voisinage ou même un emploi.»

La peur de soi

«La première question que je pose à quelqu'un qui nous rejoint par téléphone, c'est "qu'est-ce qui se passe?"», confie Mari-Jo Landry, travailleuse sociale et intervenante auprès de la jeunesse à Regard en Elle. Aussi banale que cette phrase puisse paraître, elle secoue la majorité des femmes qui l'entendent. Pour la première fois, on les questionne sur ce qu'elles vivent. Leur déconfiture leur est reflétée comme dans un miroir. De cette discussion naît un périlleux cheminement qui les amènera à prendre conscience du cercle vicieux dans lequel elles sont prises, le cycle de la violence conjugale *(voir encadré)*.

Les intervenants tentent en premier lieu de faire cheminer une femme meurtrie par rapport à elle-même, au lieu de directement la confronter à la séparation. Selon l'Institut national de santé publique du Québec (INSP), l'une des raisons fondamentales pour lesquelles une femme reste avec son conjoint violent est l'espoir de changement. «L'homme violent représente à la base une personne qu'elles ont aimée, chez qui elles ont trouvé des qualités fondamentales et qui est souvent le père de leurs enfants», ajoute Landry. Les convaincre de quitter l'agresseur n'est pas nécessairement la première solution.

«L'homme violent représente à la base une personne qu'elles ont aimée, chez qui elles ont trouvé des qualités fondamentales et qui est souvent le père de leurs enfants.»

Les aidantes vont donc commencer par travailler avec la victime sur le plan personnel et émotionnel. Les intervenantes considèrent plutôt la résidence Regard en Elle comme un coffre à outils où leurs protégées puisent des ressources et des trucs. «On les aide à reprendre confiance en elles, à cibler leurs intérêts, leurs compétences. C'est réapprendre à être pour reprendre le pouvoir qu'elles ont perdu», indique Lemieux. L'INSP souligne effectivement que contrairement à la croyance populaire, la violence conjugale ne se traduit pas par une «perte de contrôle», mais bien par une «prise de contrôle» volontaire de la part d'un individu.

Tabous, mythes et statistiques

Dans des situations aussi délicates et subjectives, il s'agit d'ausculter à la loupe tous les facteurs. Par exemple, la violence en tant que telle ne constitue qu'un aspect de la problématique conjugale, qui elle-même est multiforme. «La violence verbale, psychologique, économique [monopole des finances] et sexuelle ne sont pas non plus à négliger. La blessure physique ne vient souvent qu'en dernier recours, quand les autres tactiques de manipulation ne fonctionnent plus», confirme Isabelle Vanasse, coordonnatrice des services psychosociaux courants du CLSC Le Meilleur, à Repentigny. Étant mieux informées des différentes formes d'agression, les femmes hésitent de moins en moins à aller chercher du soutien. Elles sont aussi de plus en plus nombreuses à détecter à l'avance une situation qui pourrait dégénérer, et donc à ne plus attendre

illustration: Christine Roy | www.christineroy.net

la première violence pour demander de l'aide. «On ne le répétera jamais assez, la violence verbale, ça reste de la violence», insiste Landry.

Hommes battus?

Une étude effectuée en juin 2007 par l'Enquête sociale générale (ESG) de Statistiques Canada a soulevé un tollé en suggérant qu'au Québec, les hommes étaient davantage victimes de violence conjugale que les femmes. «Un homme sur 66 et une femme sur 70 ont été victimes de violence de la part de leur conjoint ou d'un ex-conjoint», selon l'analyse qu'a fait l'Institut de la statistique du Québec des données recueillies par l'ESG. Ces résultats contrediraient ceux des autorités policières, ainsi que ceux de l'INSP, selon lequel 13 840 femmes ont fait l'objet de violences conjugale en 2003, contre 2 618 hommes. Du côté des CLSC, Vanasse, tout en étant pleinement consciente de l'existence du phénomène, avoue ne jamais avoir rencontré elle-même de cas d'hommes violentés. Du point de vue de la directrice de Regard en Elle, Nathalie Lemieux, la société subirait encore les effets du système patriarcal dominant. Sans entrer dans la guerre entre féministes et *masculinistes*, la directrice maintient que les accès de colère viennent toujours plus rapidement et facilement chez l'homme. «On n'a seulement qu'à constater le nombre d'hommes en prison comparativement au nombre de femmes», fait-elle remarquer. Selon les données de Statistiques Canada pour la période 2004-2005, les femmes représentaient 5 % de la population carcérale nouvellement admise.

Les deux intervenantes ont aussi rappelé qu'il ne fallait pas mélanger «violence» et «légitime défense». «Il arrive parfois que des hommes portent plainte contre leur conjointe alors qu'ils l'avaient d'abord violentée», souligne Isabelle Vanasse. Elle prend toutefois soin de préciser qu'il ne faut pas banaliser la situation des hommes qui pourraient avoir subi de la violence conjugale. «Une violence verbale de la part d'une femme peut être tout aussi nocive», enchérit-elle. ◆

En 2004, 86 % des femmes violentées se trouvant dans un refuge fuyaient des violences psychologiques ou émotives, 68 % des violences physiques, 50 % des menaces, 46 % une exploitation financière, 31 % un harcèlement, et 27 % la violence sexuelle.

Source : Statistiques Canada

Source du schéma : *Institut national de santé publique du Québec (INSP)*

RAWCATCHERS

Photoreportage dans le bidonville de Mathare (Nairobi) au Kenya

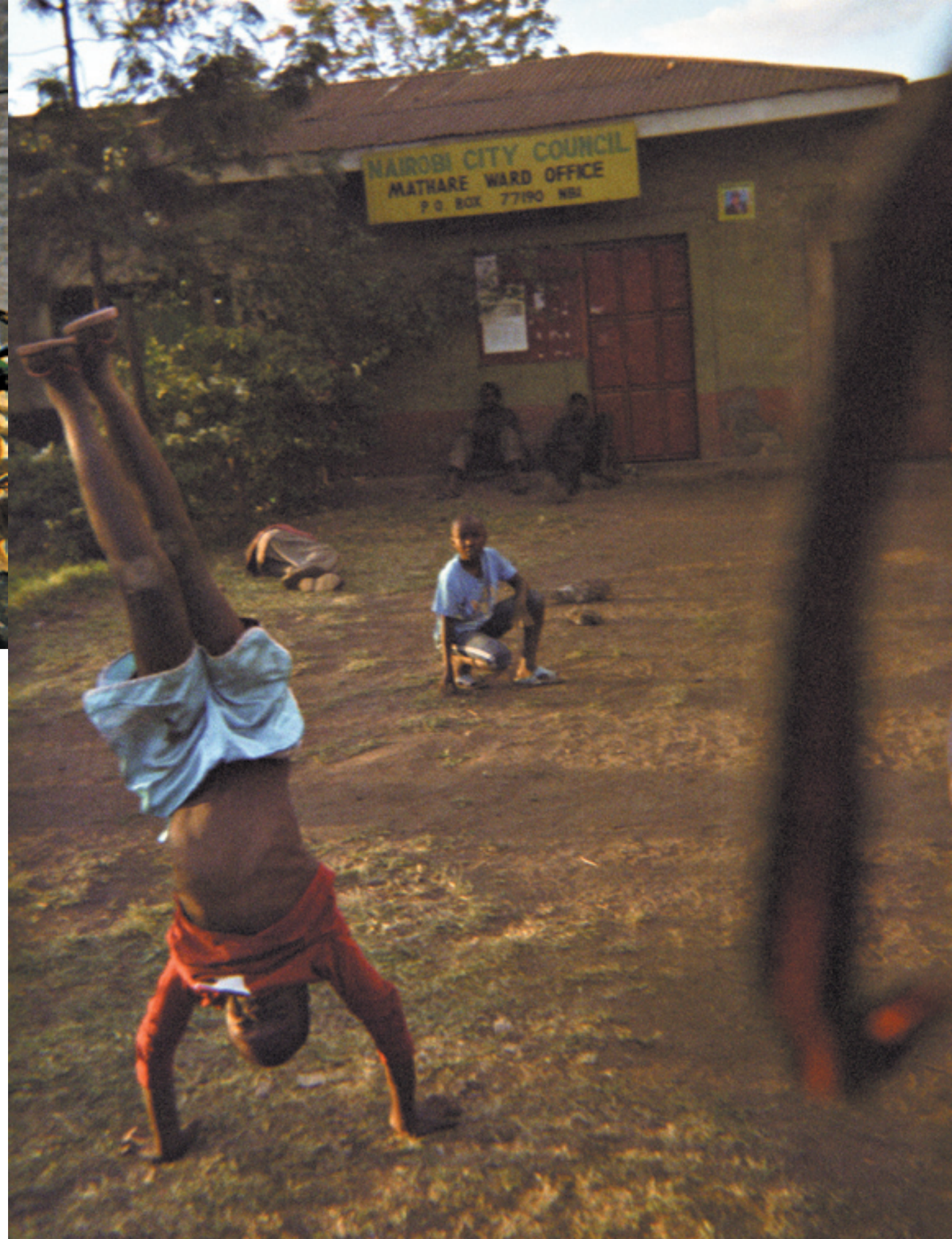
Oisiveté alcoolique
(page 18-19)
Photo de John Mwuara, 12 ans
«L'homme a beaucoup bu et s'est endormi dans la rue. C'est un homme oisif qui passe son temps à boire.»
Édouard : Des photos comme celles-ci, les appareils photo des jeunes en étaient plein. Au petit matin, vous découvrez le sol de Mathare jonché de corps d'hommes qui se sont écroulés sans égard au lieu, sous les effets de l'alcool.

Zombie
(page 20)
Photo de Lucas Odhiambo, 14 ans
Édouard: Cet homme n'est plus que l'ombre de lui-même. Drogué et ivre d'un alcool toxique, il fait partie des âmes errantes du bidonville, à la recherche d'un peu de nourriture ou de boisson.

Dans la rue
(page 21)
Photo de James Mungai, 11 ans
«Des enfants de la rue dorment contre une maison. Je ne les connais pas, mais je trouve drôle qu'ils n'aient pas de maison.»
Édouard: Un grand nombre d'enfants de Mathare sont sans maison ni famille. Ils s'exposent ainsi toutes les nuits aux nombreux dangers de la ville.

Toilettes sauvages
(page 22)
Photo de Patrick Mbati, 12 ans
«Un jeune garçon va aux toilettes sur un terrain non loin de sa maison.»
Édouard: Le problème des toilettes est l'un des problèmes sanitaires majeurs à Mathare. Le manque d'équipement oblige bon nombre de personnes à effectuer leurs besoins au beau milieu du bidonville.

Acrobaties
(page 23)
Photo d'Henry Musila, 14 ans
«C'est un de mes amis en train de faire des pirouettes. J'ai pris cette photo car j'étais impressionné par cette acrobatie qu'il effectuait pour célébrer un but au soccer.»
Édouard: Les enfants scolarisés vont pour la plupart à l'école du lundi au samedi de 8 h à 18 h. Le dimanche est un donc une journée pas comme les autres dans Mathare. C'est une journée où cohabitent les rires et les jeux des enfants avec les chants de joie des célébrations religieuses.



À PROPOS

Le projet RAWCATCHERS, littéralement «les capteurs de brut», a été lancé au Kenya alors que j'étais en stage auprès du Programme des Nations Unies pour l'environnement, à Nairobi. Je voulais offrir la possibilité aux jeunes de l'un des pires bidonvilles en Afrique, situé à quelques kilomètres à peine de chez moi, de témoigner de leur réalité quotidienne à travers la photographie. J'ai donc envoyé un appel à contribution à tous mes amis et connaissances. Le succès a été surprenant: en moins de deux semaines, nous avions récolté presque 700 dollars. Nous avons donc sélectionné un groupe de 20 enfants âgés de 8 à 16 ans et leur avons acheté chacun un appareil photo et trois pellicules.

RAWCATCHERS, c'est un voyage de trois semaines dans la réalité d'un quotidien qui nous dépasse. C'est plus de mille photos traitant de sujets qui tiennent à cœur aux jeunes photographes participant au projet. Durant ces trois semaines, les Félix, Purity et James du groupe ont parcouru avec ardeur les 10 kilomètres carrés d'une poubelle à ciel ouvert pour nous montrer des choses que nous n'aurions jamais pu photographier. Les images sont à vendre et l'argent servira à la scolarisation de plusieurs jeunes ainsi qu'à différents projets socioculturels du bidonville, en partenariat avec Mathare Roots Youth Group et un groupe de stagiaire et de jeunes employés de l'ONU. Ce projet est un voyage intime dans la réalité quotidienne des jeunes de Mathare que j'espère pouvoir reproduire ailleurs dans le monde, pour donner la chance à d'autres jeunes de témoigner. Vous pouvez visiter notre galerie, en savoir plus sur le projet, acheter une photo, faire un don ou simplement nous donner un coup de main sur notre site Internet: www.rawcatchers.org.

-Édouard Reinach, fondateur

La guerre de l'invisible

Où, comment et contre qui?

Ami aujourd'hui, ennemi demain, qui est cet autre, cet acteur inconnu? Personne ne le voit ni ne lui parle. Traqué dans une guerre traditionnelle, l'autre est invisible. Il prend des formes multiculturelles, religieuses, frontalières ou politiques. Personne ne connaît sa forme mais il a pourtant été baptisé sous le nom de «terrorisme».

Marie-Hélène Lafond
mh_lafond@hotmail.com

Un concept, une abstraction, une idée floue: la communauté internationale n'a pu s'entendre sur une définition claire du terrorisme. Dès 1937, la Société des nations, ancêtre de l'Organisation des Nations Unies (ONU), a tenté d'adopter une définition commune pour sa prévention. Toutefois, sans accord entre les États, le processus a rapidement été abandonné. Même chose après des années de débats au sein de l'ONU. Même la Cour pénale internationale a dû exclure le terrorisme de son champ d'expertise faute d'une définition, et ce, bien que la Cour juge et sanctionne un large éventail de crimes, du génocide aux crimes de guerre. Une définition commune s'avère toujours impossible.

«Le mot terrorisme est négatif. Certes, on veut le définir, mais personne ne veut être étiqueté ou accusé de terrorisme tôt ou tard. On préfère les termes de guerriers de la liberté», explique Alex Macleod, directeur du Centre d'études des politiques étrangères et de sécurité (CEPES), initiative conjointe de l'UQAM et de Concordia. Certains voient dans le terrorisme une forme de résistance héroïque, d'autres, une volonté de blocage politique. «Penser que les terroristes cherchent à prendre le pouvoir n'est pas toujours vrai. On parle plus de recherche de la reconnaissance, de la recherche d'un impact», poursuit Macleod.

Si une définition claire du terrorisme était adoptée, une réponse politique ou militaire de la communauté internationale dans la lutte au terrorisme serait plus légitime et mieux articulée autour d'un regroupement de pays ayant les mêmes objectifs. Ainsi, l'adoption d'une définition internationale du terrorisme équivaudrait à définir les groupes terroristes, et donc à légitimer la prévention de cette menace par une action militaire.

L'imprécision qui règne actuellement «est d'ailleurs encouragée par les médias», écrit Johann Soufi, professeur de droit international humanitaire à l'Université Paris XI, dans son mémoire *Vers une définition universelle du terrorisme?*. «Leur objectif, qui est de transmettre une information souvent complexe en un minimum de temps, les a conduit à taxer de "terrorisme" une très large gamme d'actions violentes.» La violence, la rapidité, la soudaineté du terrorisme créent des images choquantes. Son côté dramatique, souvent spectaculaire, attire un large public, et les médias ne peuvent faire abstraction de cette fascination.

La méfiance règne

«La sécurité de notre nation et celle de nos collectivités sont étroitement liées à la politique que nous appliquons sur notre territoire et à l'étranger en matière de lutte contre le terrorisme», proclamait Bill Clinton en août 1996, lors de la campagne électorale qui le mènerait à un deuxième mandat. «Nous ne pouvons faire progresser notre société sans aussi encourager le progrès aux quatre coins du monde. Nous ne pouvons atténuer les menaces que fait peser le terrorisme sur notre peuple sans aussi réduire celles qu'il fait peser hors de nos frontières.»

Bien des gouvernements, les États-Unis en tête, ont dû revoir leurs stratégies de sécurité nationale pour contrer la menace terroriste. À la suite des attentats du 11 septembre, l'administration américaine n'a pas hésité à créer

«Réussir à éradiquer le terrorisme par des stratégies militaires est une chose très rare.»

son bureau de la *Homeland Security*, sorte de super agence du renseignement.

Certaines armées, dont celle des États-Unis, s'organisent maintenant autour de cinq objectifs stratégiques: anticipation, intervention, prévention, protection et dissuasion. L'anticipation regroupe la fonction du renseignement. En recueillant eux-mêmes des renseignements, les gouvernements espèrent devenir autonomes, puisque l'ami d'aujourd'hui est peut-être l'ennemi de demain. On ne se limite toutefois pas à espionner son voisin ou à douter de sa collaboration, puisqu'un important dispositif de partage d'information pour la lutte contre le terrorisme a également été mis en branle, particulièrement à la suite de l'échec des services américains du renseignement à prévenir les attentats du 11 septembre.

La prévention se traduit souvent par des interventions militaires comme celles de l'Irak et de l'Afghanistan, ce que certains chercheurs critiquent, avançant que les opérations militaires extérieures devraient être réduites pour laisser davantage de place à la diplomatie et à la négociation. Malgré tout, les obligations internationales d'entraide et de protection des pays vulnérables au terrorisme, les pays du tiers monde étant souvent visés, sont devenues une stratégie de lutte au terrorisme. Mais pour le directeur du CEPES, cette stratégie n'est pas adaptée à la situation. «Les opérations militaires sont limitées», dit-il. «Elles ne touchent qu'une partie superficielle du problème. Réussir à éradiquer le terrorisme par des stratégies militaires est une chose très rare, sauf pour quelques cas, comme la Russie et la Tchétchénie, mais à quel prix? Les États-Unis ne pouvaient pas ne pas répliquer [aux attentats du 11 septembre].» En cinq ans, plus de 4 000 soldats ont trouvé la mort en Irak, dont une grande majorité d'Américains. De ce nombre, 40 % ont péri dans des attentats piégés. L'intervention militaire irakienne n'ayant pas pu empêcher la propagation d'attentats terroristes, il semble que cette guérilla ne se gagnera qu'en complétant l'opération par des moyens diplomatiques et politiques.

Sept ans après la chute des tours du World Trade Center, le bilan de la guerre américaine en Irak est très sombre et la guerre contre le terrorisme n'a toujours pas atteint son ultime but, souvent perçu comme inaccessible. L'autre est toujours présent. Le terrorisme, tout comme sa définition, relève de l'interprétation culturelle que tout un chacun en fait. La place de cet autre dans le monde bouscule bien des choses et la fin du terrorisme semble inatteignable. Alex Macleod, quant à lui, est pessimiste: «Jamais, jamais cette guerre ne se terminera.» ◆

Illustration: Christine Roy | www.christineroy.net

Les valeurs américaines, rien d'autre

Les États-Unis d'Amérique cherchent depuis longtemps à s'affirmer en tant que défenseurs de la démocratie et de la liberté, et c'est sur ces valeurs que le pays a bâti son image. Plus d'une fois, ils sont allés très loin pour la défendre.

Julien Faille-Lefrançois
jul_950@hotmail.com

«Le prix de la liberté est une éternelle vigilance», comme le fait remarquer Michael Heale, professeur émérite à l'Université Lancaster, en Angleterre, et auteur du livre *American Anticommunism*. C'est avec une vigueur particulière que cette vigilance a ciblé le socialisme, jugé contraire à l'esprit américain depuis la guerre civile, soit bien avant l'arrivée de périodes d'anticommunisme radical, communément appelées périodes de Peur Rouge. Entre patriotisme et phobie, de nombreux obstacles ont bloqué l'accès au socialisme du peuple américain, ce qui est toujours le cas aujourd'hui. «Les idéologies collectivistes», indique Heale, «ont toujours été perçues comme incompatibles avec l'*américanisme*, avec son identification à l'individualisme». Le «grand attachement aux institutions américaines» dont Heale fait état était déjà solidement implanté avant l'ère de l'industrialisation où, en réponse à la condition sociale des travailleurs, ont éclos la majeure partie des mouvements socialistes qui ont provoqué dans le pays une réaction démesurée.

Chasse aux sorcières

La Première Guerre Mondiale et les années 1950 ont constitué «des périodes d'anticommunisme national plutôt intenses», comme le dit Heale. Certains faisaient simplement la promotion des valeurs américaines, à la façon du *Loyalty Day*, fête qui vante les traditions nationales de démocratie et de liberté. Mais d'autres n'ont pas hésité à attiser la peur du peuple envers le socialisme. «Il y avait des démagogues comme McCarthy qui brassaient les choses», explique Heale. Joseph McCarthy, ancien sénateur républicain de l'État du Wisconsin, a mené une croisade contre le communisme où les accusations répétées et rarement fondées rappelaient les chasses aux sorcières de Salem. L'explication de cette réaction démesurée est à chercher dans les fondements de la démocratie américaine. «Les Américains se sont toujours sentis vulnérables. Dès le début, l'expérience remarquable d'un gouvernement républicain, qui repose sur le soutien du bas plutôt que l'autorité du haut, était perçue comme fondamentalement précaire, et donc nécessitait une attention continue vis-à-vis de menaces potentielles.»

Un patriotisme qui flirte avec l'anticommunisme

Parallèlement à la chasse aux ennemis de l'intérieur, les valeurs américaines ont fait l'objet d'une promotion vigoureuse. C'est dans cet objectif, par exemple, que le Loyalty Day, une fête nationale tenue le 1er mai, a été instaurée. «Célébrer le Loyalty Day», affirme Robert Andrew, président de la Loyalty Day Foundation, «c'est manifester notre patriotisme et notre fierté du pays. Nous célébrons notre histoire et la démocratie américaine. C'est l'occasion de partager notre histoire avec le reste du monde.» Si cette fête est fixée en même temps que la révolution russe et la journée internationale des travailleurs, cela n'a rien d'une coïncidence. Judy Andrew, secrétaire de la Loyalty Day Foundation, soutient toutefois que cette fête n'est pas anticommuniste à proprement parler: «Ce que l'on dit, ce n'est pas que [le Loyalty Day] était anticommuniste, c'était plutôt une réponse à la parade russe du May Day [sic]. C'était une démonstration de patriotisme, plutôt qu'une initiative militaire. On y faisait des discours et on y jouait de la musique. Ça tournait beaucoup plus autour du patriotisme que de l'anticommunisme.»

Le patriotisme américain demeure toujours fervent, et les valeurs américaines ne montrent aucun signe d'essoufflement. Robert Andrew organise les événements du Loyalty Day dans la péninsule de Long Beach, «une petite communauté très très patriotique» qui célèbre cette fête depuis 1958. Pendant plusieurs jours, Long Beach devient le lieu de rassemblement des citoyens de part et d'autre de l'État de Washington et de l'Oregon. Parmi ceux qui prennent part aux festivités, on trouve aussi bien des vétérans que de jeunes étudiants. Le flambeau du patriotisme américain, et les traditions qui s'y rattachent, continuent ainsi de s'échanger d'une génération à l'autre.

Un avenir pour le socialisme ?

Les tensions qui ont longtemps persisté entre les États-Unis et l'ex-Union soviétique, et Cuba encore aujourd'hui, ont certainement contribué à nourrir la résistance des Américains à l'égard du socialisme. Les manœuvres militaires excessives et brutales des Soviétiques, qui ont terni l'image du communisme, auront sans doute suffi à porter le coup de grâce à l'idée d'un éventuel socialisme américain. «Il ne restait pas grand-chose avec l'arrivée des années 1960, et la "nouvelle gauche" a tenté de se distancer de la "vieille gauche"», avance Heale. «Même le parti démocrate s'est déplacé au centre au fil des ans. Regardez les mauvais résultats de John Edwards, avec son programme pro-travailleurs, dans les récentes primaires américaines – et il est loin d'être socialiste.» Un capitalisme à tendance socialiste ne risque donc pas de trouver sa place aux États-Unis de sitôt. ◆

Illustration : Christine Roy | www.christineroy.net

Repères historiques

1792
Des bottiers de Philadelphie forment le premier syndicat américain.

1834
Création du National Trades Union, premier syndicat américain d'envergure nationale.

1887
L'Oregon est le premier État américain à officialiser la célébration du May Day, journée internationale des travailleurs.

1919
Les deux premiers partis communistes américains sont fondés, dont le Parti Communiste des États-Unis d'Amérique, le plus influent que connaîtra l'histoire américaine.

1919-1920
La Peur Rouge saisit l'Amérique pour la première fois.

1921
Le Loyalty Day, alors appelé Americanization Day, est célébré pour la première fois en opposition au May Day.

1945-1950
Début de la Guerre Froide entre les États-Unis et l'Union soviétique.

1947
Le deuxième chapitre de la Peur Rouge s'ouvre avec l'élection au Sénat de Joseph McCarthy, instigateur de la croisade anticommuniste qui marquera les années 1950.

1958
Le Loyalty Day est décrété fête nationale officielle.

1962
Les États-Unis imposent un embargo sur Cuba, trois ans après que l'État est devenu communiste.

L'expérience de Milgram

«Ce n'est pas moi, c'est l'autre!» Combien de fois avons-nous dis cela étant enfant pour ne pas nous faire blâmer d'avoir cassé la tasse jaune citron de papa ou d'avoir accidentellement jeté à la poubelle les importants papiers de maman? L'autre, ça pouvait être n'importe qui, mais pas nous!

Vera Zabeida
vera_zabeida@hotmail.com

Malgré ce que l'on pourrait croire, ce syndrome de délégation des responsabilités ne se dissiperait pas avec l'âge. C'est ce qu'a découvert Stanley Milgram en 1963 dans une série d'expériences portant sur l'obéissance.

Choqué, comme tant d'autres, par les atrocités de la Seconde Guerre Mondiale, Milgram a voulu comprendre ce qui pouvait inciter des gens apparemment sains d'esprit à commettre ces crimes. C'est de ce questionnement qu'a découlé l'une des expériences les plus consternantes sur la nature humaine.

Cette expérience avait pour but de mesurer la limite de l'obéissance des individus aux ordres d'un supérieur si la responsabilité de leurs actions était prise en charge par celui-ci. On a donc recruté des volontaires par le biais d'une annonce passée dans un journal local, disant que l'on cherchait des participants à une expérience sur la mémoire. Les volontaires étaient rémunérés, mais faiblement. Il y avait trois participants lors des expériences: l'expérimentateur, le volontaire, et un acteur qui avait été engagé pour les besoins de l'expérience, mais qui se présentait comme un volontaire. Par le biais d'un tirage truqué, on assignait le rôle de «professeur» au volontaire et celui d'«étudiant» à l'acteur. Le professeur devait tester l'étudiant et lui administrer à chaque mauvaise réponse une décharge électrique dont l'intensité était variable: de minime, elle pouvait devenir fatale. Tout au long de l'expérience, l'expérimentateur se trouvait dans la même salle que le professeur et l'élève et ordonnait au professeur d'augmenter les chocs à mesure que l'expérience progressait, et ceci, malgré les protestations véhémentes de l'étudiant.

Or, 65 % des volontaires sont allés jusqu'au bout, soit jusqu'à administrer la décharge électrique mortelle à l'étudiant. Aucun expert ne s'attendait à de tels résultats. Selon les prévisions, seuls 2 % des individus devaient aller jusqu'à la dose fatale, et il aurait alors fallu les considérer comme des psychopathes.

Depuis, l'expérience a été reproduite sous plusieurs formes, sur plusieurs continents, et sur une longue période. Les résultats? Toujours les mêmes. Le test a mis en jeu des hommes et des femmes, et on a observé que cette variable n'avait aucune influence sur les résultats.

Que peut-on tirer de cette étude? La plus grande leçon réside dans le fait qu'une personne ordinaire peut commettre des actes atroces lorsqu'elle entre dans une structure hiérarchique où sa conscience est mise en veilleuse.

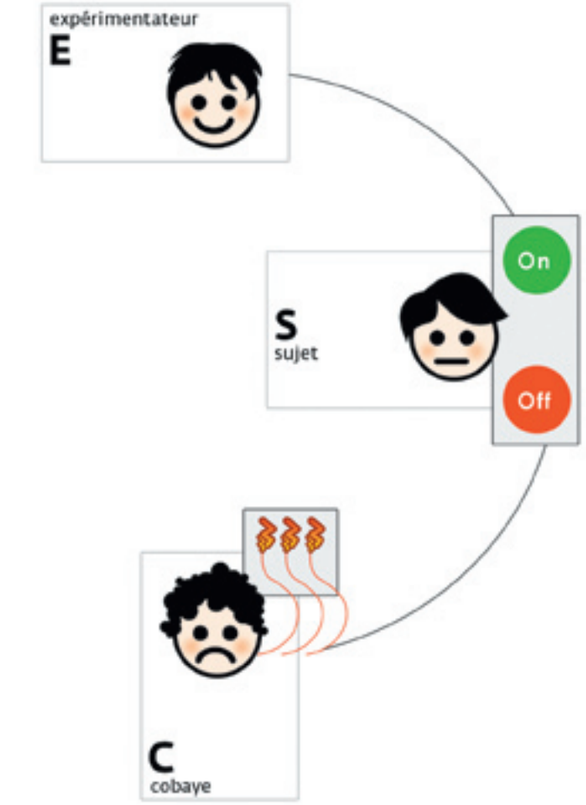
Cette étude a suscité de nombreuses controverses sur le plan éthique et méthodologique. Martin Orne, l'un de ces critiques, affirme que le sujet d'une expérimentation a le désir d'être efficace et utile. Il est donc possible qu'il s'en remette souvent à l'expertise de l'expérimentateur quant à la sécurité et au caractère moral de l'expérience, ce que l'on nomme le «pacte d'ignorance».

Pour appuyer sa théorie, Orne a mené une expérience dans laquelle il a demandé à des sujets de lancer un serpent ou du vitriol au visage d'un inconnu. La majorité des sujets ont obéi sans broncher, se justifiant par le fait qu'étant dans une clinique de psychologie expérimentale, ils croyaient que l'expérience était truquée. D'autres critiques se sont aussi questionnés sur l'éthique de cette expérience en raison du considérable choc nerveux qu'ont ressenti les sujets.

À toutes ces critiques, Milgram a répondu que les vidéos de l'expérience confirmaient que les sujets avaient ressenti une immense tension psychologique, ce qui allait donc à l'encontre de la thèse du pacte d'ignorance. De plus, selon Milgram, les sujets interrogés à la suite de l'expérience se disaient heureux d'avoir participé.

Malgré les résultats plutôt pessimistes de cette expérience, on pourrait aussi considérer la nature humaine sous l'autre angle: celui des gens qui ne sont pas allés jusqu'au bout.

François Rochat et André Modigliani, tous deux professeurs à l'Université du Michigan, ont comparé les réactions des sujets désobéissants à celles des habitants d'un village français qui ont contribué à sauver la vie de milliers de Juifs entre 1940 et 1944. Ils en ont conclu que ces gens étaient tout simplement des êtres humains, et non des héros ou des saints, ce qui prouve que «l'ordinaire de la bonté est une réalité humaine aussi tangible que la banalité du mal». L'enquête a également révélé que, bien que des motivations personnelles évidentes étaient à l'œuvre, la réussite a surtout été due à l'action collective des individus. Milgram a lui-même observé que «la résistance à l'autorité malveillante doit être enracinée dans l'action collective si elle veut être véritablement efficace.» Autrement dit, «quand un individu veut se dresser contre l'autorité, le meilleur moyen pour lui d'y parvenir est de s'appuyer sur le groupe auquel il appartient: la solidarité reste notre rempart le plus efficace contre les excès de l'autorité.» ◆



- L'expérimenteur (**E**) amène le sujet (**S**) à infliger des chocs électriques au cobaye (**C**)
- Lors de l'expérience, (**C**) est un acteur qui feint la douleur pour tromper le sujet (**S**)

Illustration : Christine Roy | www.christineroy.net

Téléréalité : je regarde donc je suis

Sébastien Dorélas
sebastien.dorelas@gmail.com

Qu'on l'aime ou qu'on la déteste, la télé réalité, genre hybride mélangeant la réalité, la fiction et le documentaire, occupe une place prépondérante au petit écran. La plupart des grands télédiffuseurs aux quatre coins du monde proposent de plus en plus d'heures de ce type de programmation. Pop Idol, la version chinoise d'American Idol, attire en moyenne 400 millions de téléspectateurs. En effet, l'engouement pour ces aspirants chanteurs, ces lofteurs publics ou ces hurluberlus cherchant leur minute de gloire ne cesse de croître. On ne cesse de les épier et de commenter leurs moindres faits et gestes devant la caméra. Plaisir anodin ou pur voyeurisme?

Luc Dupont, professeur de communication à l'Université d'Ottawa et auteur de *Téléréalité: quand la réalité est un mensonge*, ouvrage dans lequel il analyse l'ampleur de ce phénomène télévisuel, explique que «le coup fumant des télédiffuseurs, c'est de nous faire accroire que c'est de la réalité alors que cela ne l'est pas.»

La télé réalité d'hier à aujourd'hui

Dès 1963, Andy Warhol présente *Sleep*, long métrage de six heures où l'on voit un individu endormi. «Andy Warhol est celui qui a lancé tout ça en disant qu'un jour, on verrait du vrai monde dans un vrai contexte devenir célèbre», explique Dupont.

En Amérique du Nord, c'est en 1989 que le genre apparaît au petit écran. COPS, émission dans laquelle un caméraman suit les péripéties quotidiennes de policiers, a été la première émission à porter le titre de télé réalité. Toujours à l'antenne sur le réseau FOX, elle continue d'être l'émission phare du genre. Durant les années 1990, la chaîne MTV proposa The Real World. Dans cette émission, de jeunes adultes dans la vingtaine devaient cohabiter. Ces deux émissions ont posé les bases de la télé réalité telle qu'on la connaît.

Pour la sociologue de l'UQAM Anouk Bélanger, le phénomène n'a rien de nouveau. «La télévision (...) a subi une transformation aux cours des 20 dernières années. La télé réalité entre dans cette transition qui s'est poursuivie», explique-t-elle. Avec les années 1980 et 1990, une intégration des téléspectateurs s'était progressivement faite à la télévision. Plusieurs avaient pris l'habitude de suivre des talk-shows qui étaient devenus des lieux de confession extraordinaires pour des gens ordinaires.

Vendre de la réalité

D'un point de vue économique, la télé réalité est très rentable. Les cotes d'écoute sont généralement bonnes. L'émission American Idol démultiplie ses profits grâce à la vente de produits dérivés, d'albums et de places de concert. Les coûts de production sont minimes par rapport aux profits. La firme de production télévisuelle Endemol a mis la main sur plusieurs concepts de télé réalité (Big Brother, Loft Story, Fear Factor, etc.) et les revend à des réseaux de télévision partout au monde.

De plus, la télé réalité innove en terme de regroupement des supports. Au Québec, Quebecor Media a su faire mousser le phénomène Star Académie en diffusant ces émissions sur Internet, à la télévision généraliste (TVA) ainsi que sur les ondes de certaines chaînes de radio lors des quotidiennes du dimanche soir. Parallèlement, Star Académie a stimulé la vente d'albums dans les magasins HMV, chaîne aussi détenue par Quebecor Media.

La culture de l'ordinaire

La télé réalité a donc ouvert une porte sur la culture de l'ordinaire. Comment expliquer que tant de gens participent à une culture du banal? «On est dans une société individualiste, et on sait que tout le monde rêve de devenir une star au fond. La télé réalité est donc venu combler cela», avance Dupont. Pour Bélanger, «beaucoup de gens participent à ces émissions, qui sont à la base une nouvelle forme de série dramatique avec une forte intensification du réel.» La représentation de gens ordinaires a de plus une incidence directe sur les téléspectateurs, puisque cela procure à ces derniers une facilité d'identification aux protagonistes. Ils collaborent donc avec le concurrent, identifiable comme l'un des leurs. «Ces héros ou *underdogs* doivent affronter bien des épreuves. Le public développe un sentiment d'attachement rapide avec eux», estime Bélanger. Les téléspectateurs deviennent aussi des participants lorsqu'ils se prononcent moralement sur les concurrents et lorsqu'ils sont appelés à voter pour le candidat ou la candidate qu'ils désirent voir rester dans l'émission, lorsque celle-ci met en jeu un processus d'élimination progressive des participants. Cela ajoute beaucoup plus à ce processus de démocratisation de la télévision.

Une célébrité éphémère

Parallèlement à cette explosion d'émissions, on a assisté à une exposition grandissante de ces nouvelles personnalités publiques dans les médias, particulièrement dans la presse à potin. Les magazines sont nombreux à mettre en première page des participants de télé réalité. Considérés comme des gens ordinaires, leurs vies privées sont scrutées dans les moindres détails. Les médias exposent leurs drames privés et leurs confessions publiques.

Ces célébrités ont su toucher le public autant que les grandes stars hollywoodiennes. Le «star système» actuel est-il appelé à disparaître pour faire place à la célébrité ordinaire? Pour Dupont, il est clair que le «star système» semble perdre des plumes. «On ne parle pas des stars classiques, car il y a une fatigue des stars actuelles. On regarde le voisin par voie de conséquence. On s'intéresse au voisin qui est passé dans une télé réalité ou à la télévision.», estime-t-il. «Certaines vedettes sont devenues par ricochet des vedettes des sites Web sur les célébrités.»

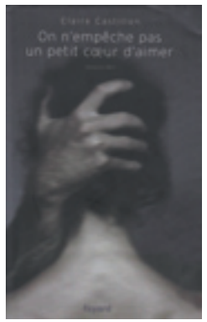
Le propos de Bélanger est plus nuancé. «L'intérêt du public s'est dirigé vers la surveillance de l'ordinaire en même temps que la télé réalité est devenue populaire. On ne s'intéresse plus aux vedettes pour leur dernier film, album ou livre. On s'intéresse davantage à leur vie personnelle. Ils se prêtent à ce jeu et se représentent aussi dans leurs quotidiennetés en nous présentant leur nouveau-né, leur nouvelle flamme amoureuse ou même leur garde-robe.»

Photo : Albert Zablit | www.albertzablit.com

Les uns contre les autres

L'autre est par définition celui par lequel nous nous identifions. Qu'il s'agisse de notre conjoint, de notre voisin, de collaborateurs ou d'étrangers. Que nous l'aimions, le détestions, en ayons pitié, l'enviions, nous en méfiions ou qu'il nous soit indifférent. L'autre nous sert de point de repère et, parfois, de point de rupture. Car l'autre, c'est aussi l'autre soi-même, ce soi que nous cachons ou refusons. Découvrons dans cette édition certains aspects de cet «autre» qui nous est si intime.

Sophie Ginoux
litterature@lorgane.org



On n'empêche pas un petit cœur d'aimer
de Claire Castillon
Éditions Fayard – hiver 2007
162 pages – 22,95 $

Claire Castillon est une jeune auteure française qui s'est faite connaître grâce à *Insecte*, un premier recueil de nouvelles délicieusement grinçantes portant sur les relations tortueuses que mères et filles peuvent entretenir. Dans ce second volet, l'écrivaine nous invite une nouvelle fois à parcourir les méandres d'un univers relationnel rongé par la tristesse, les frustrations, la jalousie et l'hypocrisie à travers une vingtaine de courts récits aussi infects – la rime est assez facile avec *Insecte*, il faut l'admettre – que révélateurs. En effet, Claire Castillon a cette fois-ci donné la parole à un cercle plus large de sombres personnages. Parmi ces derniers se trouve par exemple une jeune fille incestueuse qui pousse son père à quitter le foyer familial pour elle; un kidnappeur d'enfant qui ne comprend pas pourquoi sa proie, qu'il aime pourtant plus que tout, veut s'enfuir; ou encore une mère si bouleversée par la mort violente de sa fille qu'elle en devient folle, ce qui conduit son mari à lâcher le chien de garde de la maison sur elle pour l'égorger. Dures, tordues, implacables, les nouvelles de Claire Castillon s'égrainent sur un ton léger qui en accentue la cruauté et l'irrévérence. Et aussi incroyables que soient les histoires qu'elle met en scène, il n'est pas rare que nous nous reconnaissions dans l'une ou l'autre de ces situations tant les traits de caractère des personnages nous sont familiers, voire intimes. Un grand moment de lucidité.

Mœbius (numéro 114) – Sécurité / Surveillance
Collectif – automne 2007
182 pages – 10 $

À trop nous attarder aux livres, on en oublie parfois que la création littéraire emprunte bien des voies. La revue *Mœbius* fait en l'occurrence partie de ces petits bijoux qu'il faut absolument découvrir. Produite par l'équipe des éditions Triptyque, elle explore chaque année quatre thèmes à travers la plume d'une quinzaine d'auteurs québécois qui nous réservent souvent de belles surprises. L'édition de l'automne 2007, consacrée au sujet «Sécurité / Surveillance», nous a notamment donné le plaisir de lire une nouvelle (*Montana*) signée par Laurent Chabin, qui n'a pas hésité, avec l'audace qu'on lui connaît, à critiquer de manière parabolique le piège des préjugés que l'on entretient vis-à-vis des autres, ou du moins de ce que l'on ne connaît pas. Que dire également de *Mémé est la condition post-mortem*, d'Ollivier Dyens, un déluge littéraire qui fustige de manière totalement loufoque la tyrannie des idéologies. Il serait en fait long de s'arrêter sur chacun des récits, réflexions et poèmes qui constituent ce numéro, car ils sont tous d'une qualité remarquable et propices au débat. Aussi préférons-nous vous en conseiller vivement la lecture si vous aimez la littérature québécoise et souhaitez en suivre l'évolution.

Balade en train assis sur les genoux du dictateur
de Stéphane Achille
VLB éditeur – automne 2007
192 pages – 21,95 $

Au même titre que les Prix littéraires de Radio-Canada, le Prix Robert-Cliche du premier roman nous permet chaque année de découvrir des auteurs prometteurs. Ce fut encore le cas en 2007 avec Stéphane Achille, qui a réalisé un roman à la fois très original et d'une force incroyable sur le thème de l'excès du pouvoir et, parallèlement, sur celui de la vision que l'on peut avoir de soi et des autres, avec tout ce que cette dernière comporte de faussé et d'hypocrite. Le récit met en scène deux hommes qu'au premier abord tout sépare. Le premier est un musicien raté qui cherche à oublier ses échecs en allant se réfugier dans un hôtel new-yorkais aux frais de son frère, qui brasse de grosses affaires un peu partout. Et le second, un étrange personnage qui va se prendre d'affection pour cet artiste et l'inviter à le suivre dans son pays, quelque part en Amérique latine. Les cartes du jeu s'abattent dès lors progressivement sur la table. On apprend que l'hôte est un dictateur de la pire espèce qui n'hésite pas à tuer des gens innocents pour se protéger, semer la terreur ou simplement se faire plaisir. Que son image repose sur une supercherie et qu'il ne croit en rien, si ce n'est dans la culture du pouvoir, culture qu'il a construite de manière éminemment raffinée. Face à cet homme sans scrupules mais d'une extrême intelligence, notre musicien raté se révèle bientôt comme un être aussi orgueilleux, arrogant et méprisant que ceux qu'il tentait auparavant de dénoncer. Dans le huit clos d'un train qui mènera ces deux hommes à travers les terres d'un pays au bord du chaos, la vérité tapie au fond de l'un comme de l'autre jaillira de manière tantôt cruelle, tantôt ironique ou sensible, mais toujours troublante. À dévorer sans modération.

Suggestion DVD

Léa Renaudet
lehulebarbu@hotmail.com

Les idiots (Idioterne)
Danemark, 1998
Lars von Trier

Plus connu aujourd'hui pour ses célèbres *Dancer in the Dark* et *Dogville*, Lars von Trier cherche à comprendre notre monde. *Les idiots*, c'est tout d'abord la rencontre d'une jeune femme au regard perdu et triste, Karen, avec une communauté d'adultes marginaux explorant leur «idiot intérieur» et se faisant passer pour des malades mentaux dans le but de confronter la société à son hypocrisie. Ensuite, c'est le voyage, la transformation de Karen, son épanouissement au sein du groupe jusqu'aux limites de cette expérience qui sort de l'ordinaire.
Amateurs de films hollywoodiens, fuyez ce film comme la peste. *Les idiots*, c'est un mélange explosif de documentaire et de théâtre filmé. Ajoutez à cela une pincée de vérité, de crudité, de gravité, car il s'agit d'un groupe d'adultes anti-bourgeois qui passent leur temps à chercher leur idiot intérieur, en libérant leurs inhibitions, provoquant une opinion publique politiquement correcte.
Comme les films de la nouvelle vague, *Les Idiots* refuse que le cinéma soit une illusion de la réalité. Dans *La Gueule ouverte* (1974), Maurice Pialat cherchait à ne pas intervenir sur la réalité pour rendre compte de l'insignifiance du monde. Ici aussi, on se concentre uniquement sur l'attitude des personnages et leur destin. Lars von Trier prête autant d'attention à ses acteurs qui jouent les idiots qu'aux gens qui les regardent.
Il y a un peu plus de 60 ans, sortait *Paisa*, le film qui, avec *Rome, ville ouverte*, a jeté les bases du cinéma néoréaliste italien. Cinquante ans plus tard, Lars von Trier fondait avec d'autres réalisateurs le «Dogme 95». Cet ensemble de préceptes appelle le réalisateur à faire «vœu de chasteté» en luttant contre l'embourgeoisement du cinéma, et en tentant peut-être de revenir à une forme oubliée ou perdue d'innocence. Rossellini cherchait aussi à construire une image innocente, «c'est-à-dire une image sans ornement qui se limite à exprimer une grande quantité de messages simultanés, en laissant chacun les déchiffrer selon ces capacités», selon le réalisateur Gian Luigi Rondi. Avec Lars von Trier et le néoréalisme, on doit éviter tout artifice de dramatisation. Les prises de vue se feront caméra à l'épaule, avec son et lumière naturels. Les idiots, c'est tout cela réuni dans un même film.
Par ce film, Lars von Trier nous amène à de profondes réflexions sur le détachement, la réalisation de soi, l'art et la société moderne, et nous conduit à reconsidérer, réanalyser nos propres valeurs morales et notre rapport intime à la société. *Les Idiots* est sans nul doute l'un de ses meilleurs films.

Animal social (2006)
Albert Zablit

#42 | Jeune équipe dynamique dotée d'un gros organe cherche H/F pour s'en occuper. Mise en page, illustration, journalisme, comptabilité, gestion, photo, web, communication... Toutes orientations acceptées. Doit-être propre, pas trop bien dans sa tête et d'apparence jeune. Pour relation intime, seul ou en groupe et dans un objectif de plaisir commun. Nouvelles expériences acceptées. Ouvert aux propositions et vices créatifs. Avec ou sans références.
514-848-2424 #7936 - redaction@lorgane.org.